

Luxembourg

Nous ne savons rien de la lune

L'œuvre complète de Thomas Séverin

LAMBERT SCLECHTER

Avant-propos de l'éditeur

Thomas Séverin n'a jamais figuré dans aucune bibliographie : l'ample traité auquel il travailla durant les derniers mois de sa vie n'a pas été publié. Il ne fut peut-être jamais écrit – pour cause de décès.

Mais il nous reste *ses feuillets intimes* de l'époque où il travaillait à son Opus magnum & unicum ; ce journal nous donne un fidèle reflet, malgré son caractère fragmentaire, déchiré (et parfois déchirant), des préoccupations philosophiques & scientifiques de ceux que j'ai appelés *les proto-pionniers de l'espace*.

En effet, nous décelons dans cet ouvrage quelque chose comme l'éclosion, d'abord de la pensée, puis de plus en plus de l'obsession d'un arpentage spatial de plus en plus véhément.

Sans le *travail* préalable d'esprits passionnés et virulents comme Séverin, nous n'aurions jamais marché sur la lune, n'aurions jamais envoyé nos sondes aux confins des galaxies.

*

La biographie de Thomas Séverin tient sur moins qu'une carte postale. Nous ne savons presque rien de lui.

Il est né entre 1655 et 1658 ; comme lieu de naissance, on a avancé tour à tour Hagondange, Hachiville, Knaphoscheid ou Bastogne mais en l'absence de tout document digne de foi, ce ne sont que des conjectures. Il apprend à lire et à écrire avec son père ; celui-ci le confie ensuite, pendant deux ou trois ans, à un précepteur, Louis von Schwenckenfurt. Dès la mort de son père, en 1673, le jeune Thomas part en cavale à travers l'Europe, avec une prédilection pour l'Italie ; il s'installe quelques années en Toscane, à Buonconvento, puis sur les hauteurs de Montalcino.

De retour dans le nord, il vit les derniers mois de sa vie à Colmar, en concubinage avec Sophie Briest, une amie d'enfance. Il meurt le 12 mai 1681, âgé d'à peine vingt-cinq ans, en tombant du haut d'un peuplier, sous les yeux de sa compagne. Elle porte dans son ventre l'enfant qui sera l'arrière-grand-mère de Joseph & Etienne Montgolfier...

*

De son œuvre, si œuvre il y a eu, rien ne subsiste – sauf ces feuillets présentés ici. Ils furent retrouvés en 1913 dans sa maison de Colmar par un nouveau locataire qui les confia à l'instituteur de la commune, Jacques Lamarche. Ce dernier s'attacha à déchiffrer & recopier le manuscrit en très mauvais état et conçut l'idée de le faire publier. Lamarche mourut en 1914, pendant les

premières semaines de la Guerre, et le manuscrit s'endormit dans un appentis de l'imprimerie Ducasse à Strasbourg.

La liasse recopiée par Lemarchand fut acquise en 1999 chez un bouquiniste à Sélestat par le professeur Jack Virillon, éminent dix-septémiste à l'université de Strasbourg (de 1979 à 1997). Son apport pour la présente édition, tant pour l'établissement du texte que pour les recherches bibliographiques, a été indispensable ; qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

*

Quelques notices sur le texte :

À côté de son intérêt presque monomaniaque pour les choses de l'espace, Thomas Séverin manifestait aussi quelque intérêt, autant pour la théologie que pour la sexologie ; pour ne pas redresser abusivement les méandres ni camoufler les bifurcations de sa pensée, nous avons jugé opportun de ne pas pratiquer de ratures ; les seules omissions concernent un petit nombre de passages où ratures, taches ou arrachures ne permettaient pas, avec la meilleure volonté, de rétablir un texte sensé. Nous marquons ces endroits par « [...] »

Les notes en bas de page (dues en grande partie à la collaboration compétente de Jack Virillon) ont été réduites à un strict minimum : juste quelques éclaircissements indispensables pour la compréhension du texte & du contexte.

Pour de plus amples développements, on consultera avec fruit notre « *Les proto-pionniers de l'espace. Savants, dilettantes & littérateurs du XV^e au XVII^e siècles* »¹, à paraître en 2009 chez Champion, collection « Etonnants Hybrides » dirigée par Oscar Stümpeter.

Jos Brimeyer

2 février 1681

Qui, de l'alouette ou de l'aigle, est monté le plus haut ? J'avais treize ou quatorze ans quand je me suis pour la première fois posé la question. À cette époque-là, malheureusement, je n'avais pas encore pris l'habitude de noter mes pensées et mes questionnements.

J'ai dû commencer à noircir mes feuillets vers 1671, après le départ de Schwenckenfurth : il n'y avait plus le danger qu'il me regarde par-dessus l'épaule et exige que j'écrive en latin. Les liasses de feuillets avec mes traductions de Sénèque, Tacite et S. Augustin, je les ai joliment & fermement enrubannées avec plein de nœuds ; et sais que je ne vais plus jamais jeter un coup d'œil sur cette paperasse-là.

9 février 1681

Mes travaux sur Alighieri, je les ai faits en toute indépendance, seul, au deuxième étage de la tour.

Schwenckenfurth, après son départ – c'est vrai un peu précipité – n'a plus jamais donné de ses nouvelles, et mon père ne prononça plus jamais ce nom-là (d'ailleurs il n'avait jamais su le prononcer...).

10 février 1681

Qui, de l'alouette ou de l'aigle, est monté le plus haut ?

¹ Notamment, II^e partie, chap. XIII, *Ratages & fourvoiements*, pp. 663-748, – Séverin est assurément un dilettante et un raté, mais s'il n'était pas mort si jeune, il se serait sans doute libéré de ses obsessions ornithologiques, aurait eu enfin l'occasion de lire Brahé et Kepler, aurait fini par *comprendre* Galilée, et serait devenu, qui sait, un grand...

C'est la phrase avec laquelle j'inaugure cette nouvelle liasse², c'est du beau papier tout lisse, qui nous vient de Strasbourg, la plume ne gratte pas mais glisse.

Monté le plus haut, *scilicet* dans le ciel, voilà le mot clé : le ciel, il cielo, der Himmel, the sky...

15 février 1681

Nous savons maintenant qu'Aristote n'a pas tout dit.

2 mars 1681

Nous savons maintenant qu'Aristote n'a peut-être pas su.

9 mars 1681

Nous savons maintenant des choses qu'Aristote ne savait pas, ne pouvait pas savoir. De quoi parlait-il quand il parlait du ciel ? Schwenckenfurth était aristotélicien. Schwenckenfurth disait souvent : faut pas que tu joues avec ton membre ; je jouais quand même.

La mort de Cartésius, nous ne l'avons apprise que bien des années après ; cela s'est passé à Stockholm. J'étais encore enfant. Mon père disait : plus tard, on te parlera de lui. Mon père n'était pas cartésien, mais quand même attentif, à sa manière, aux choses de la pensée, aux choses de la mesure et donc aussi aux choses du ciel. Pour le ciel, mon père disait : le domaine à jamais noir des astres.

Cartésius est mort d'un rhume.

10 mars 1681

C'était dans le contrat que Schwenckenfurth me fasse connaître la Bible ; et il s'exécutait, plus par scrupule du devoir pédagogique que par intime conviction ; ne perdait pas contenance quand je lui demandai s'il pensait que Jésus bandait en lisant (et imaginant) l'épisode de Bethsabée au bain.

[...] *plusieurs taches sur quelques lignes*

12 mars 1681

Ce qui m'avait attiré à Alighieri, c'étaient les dessins de Botticelli à Florence : cette sorte de *documentation* sur l'enfer – et cette idée que l'enfer est terrestre, appartient à la terre, se trouve à l'intérieur de la terre ; mon intérêt était purement géologique, le reste me répugnait : délire malsain de théologiens pervers. Quant au Ciel d'Alighieri : de la foutaise, aucune *pensée*. Aucune orientation. Aucune élévation, au sens où il convient, *de nos jours*, de l'entendre.

20 mars 1681

Il cielo, der Himmel, les meilleurs sont sans cesse revenus à cette question ; je ne parle pas des théologiens qui n'arrêtent pas de dire dans leurs jargons : « faites gaffe, sinon vous n'irez pas au ciel... » ; ce n'est pas de ce ciel-là qu'il est question dans mon travail.

Dans mon travail je laisserai s'effiloche le terme de ciel pour ne plus parler que de l'espace.

22 mars 1681

² En marge avec une autre encre, la notation : « XVe » ; cela expliquerait l'épais « XV » inscrit sur une étiquette collée au milieu de la grosse toile dans laquelle sont enveloppés les présents feuillets ; si ceci est la quinzième liasse, cela signifie que les quatorze précédentes ont été perdues – mais les recherches n'ont pas été interrompues, ni à Constance, ni à Salerne.

La quinzaine de feuillets que j'avais sortis de la liasse, pour faire mes notes à Lindau, je les ai perdus ou oubliés³, j'avais rempli au moins neuf ou dix pages : recherches sur Alighieri, sur Arcésilas, sur Ptolémée (ce dernier plus pour polémiquer que pour approfondir) ; recherches aussi sur l'alouette, sur l'aigle. C'est à refaire. Des observations aussi sur mes jeux de membre.

23 mars 1681

Quand j'aurai terminé mes travaux sur l'aigle (alpin, pyrénéen, transylvanien, cappadocien – d'après les communications de Brera, von Eycken, et surtout la monographie de Robbia conservée à Salerno⁴), il faudrait que j'essaye de reconstituer mes recherches de Lindau⁵.

24 mars 1681

Si tant est que Jésus était lecteur de la Bible.

25 mars 1681

L'alouette est un volatile plutôt vertical. L'aigle est un volatile plutôt horizontal.

Pour bander Jésus n'avait sans doute pas besoin de la Bible.

L'alouette est habitant du bas. L'aigle est habitant du haut.

Je distinguerai les notes transitoires & les notes décisives. Le traité demande un style homogène ; faudra limer. Et ne jamais employer un terme qui puerait sa théologie. Recours, donc, aux paraphrases. Ou carrément aux néologismes.

Le ciel : aux théologiens. L'espace : à nous autres savants & penseurs. L'enjeu.

L'espace : y aller par la pensée. Puis plus loin : y aller, si je puis dire, par les pieds. Cela prendra des millénaires, peu importe. Et plus loin que l'aigle !

Le corps ira où l'esprit sera allé. Voilà le tracé.

Il ne s'agit pas de rêver, mais de penser. Calcul aussi.

L'aigle n'a pas d'idées, mais des ailes. L'aigle nous donne des idées.

Je pense, donc je volerai.

L'espace est un néologisme.

On a escaladé & escaladera le Mont Ventoux, mais jamais le Mont Blanc.

On trouvera d'*autres* moyens pour monter.

³ Inutile de dire que les recherches pour retrouver ces feuillets n'ont donné aucun résultat ; par contre, on a retrouvé dans la gazette scientifique *Nuntius mirabilis*, dans la livraison No XIX publiée en 1683, à Constance, chez Fabritius & Kollert, une curieuse contribution intitulée « *Analecta de rebus caelestibus* », seize pages de fragments sur les questions du ciel (ou, comme aurait dit Séverin : de l'espace) qui se réfèrent curieusement autant à Dante qu'à Arcésilas et Ptolémée ; on peut supposer qu'il s'agit, d'une manière ou d'une autre, d'une utilisation, par paraphrase ou simple plagiat (mais traduit), des écrits perdus (ou plutôt peut-être : subtilisés) de Séverin. Si le libraire le permet, financièrement, cette contribution (même si le risque existe qu'elle soit apocryphe) sera publiée en annexe : ce serait, à ce jour, le seul reflet disponible de ses travaux théoriques (voir notre avant-propos).

⁴ Grâce à une permission officielle de M. Giuseppe Campofano, archiviste à la Biblioteca Provinciale di Salerno, nous avons pu consulter la collection manuscrite des « *Opuscoli* » de Robbia, et notamment ses « *Nuovi contributi, cap. XIII : Ucelli e spazio, con alcuni disegni marginali* » (chapitre dans lequel, c'est vrai, il est plutôt question d'accipitridés, comme la buse & le busard, tandis que l'aigle n'est mentionné qu'en passant & avec nonchalance ; on imagine la déception de Thomas.

⁵ Il semble qu'il n'y soit jamais revenu ; raison de plus de sauvegarder sa contribution dans « *Nuntius mirabilis* »

Le combat contre le froid est perdu d'avance.
Le combat contre le chaud est perdu d'avance. (Icare, c'est un récit mythologique, c'est aussi une *expérience* scientifique.)
Examiner sévèrement l'utilité d'Euclide.
Le *voilement* par le crin pubien, j'y tiens.
[...] *tache sur cinq lignes en partie raturées*
Espèces d'espaces : celui des Pères grecs & latins, inventeurs du Ciel ; celui d'Euclide, purement pensé ; celui du Mont Ventoux et du Mont Blanc où circulent jusqu'à une *certaine* hauteur les aigles.
Le talent propre à l'aigle est horizontal ; sa capacité intrinsèque & idéale est verticale.
L'aigle a idée de la hauteur, et donc de l'élévation.
Mieux : l'aigle en montant nous donne l'idée de la hauteur, et donc de l'élévation.
(Tout cela reste à homogénéiser.) (À enchaîner.)
La verticalité, nous commençons seulement à oser la penser.
[...] *arrachure du feuillet au bas de la page*
Ventoux, Pétrarque l'a fait.⁶

27 mars 1681

Il y a chez les définisseurs de mots une grande réticence à préciser la notion d'espace. Ils pensent que c'est une de ces idées qu'il suffit d'énoncer pour que l'esprit la conçoive – quelle connerie.

La plupart des exégètes concluent que Bethsabée était dans l'eau de la fontaine jusqu'à mi-vulve ; les uns la voient avec poils, les autres sans.⁷

[...] *tache sur sept lignes*

Nous devons être bien conscients que nous ne concevons encore rien du tout, c'est à partir de ce *rien* que la pensée devra s'élever.

On trouve chez Paolo Nicoletti⁸ la lumineuse notion de « receptaculum universale » : l'espace est le lieu, dit-il, qui contient tous les corps. C'est une approche, mais insatisfaisante, parce que immobilisatrice et donc dénuée de tout dynamisme verticalisant. Nous n'en sommes plus là.

2 avril 1681

Le peu que nous savons de la lune – et ce n'est pas Galilée qui nous fera avancer ; on m'a dit qu'il a barbouillé quelques gouaches soi-disant pour mieux faire voir les taches, mais ce n'est qu'une vaine anecdotisation, la lune c'est de la mathématique ; grossir la lune avec un *cannocchiale*, je veux bien, mais à quoi bon,

⁶ On aura remarqué dans ces dernières pages la nette propension de Severin à s'exprimer de manière aphoristique ; indice peut-être que l'urgence du temps le pressait à concentrer & comprimer sa pensée (au prix parfois d'une certaine *obscurité* que l'on a trouvée déjà dans les fragments des Présocratiques) ; aurait-il eu comme des prémonitions de sa fin imminente ?

⁷ Cf. Piero Acquaforte, « De Corporis bibliaci inventione ac exhibitione, Vetus Testamentum, libri XII, (Napoli, 1487), livre IX, chap. 4 : « De muliebrum pudendum epilazione », et aussi Gianfranco Needham, « Recherche divertente e sconveniente », (Torino, 1549 ; Oxford, 1557, trad. anglaise par l'auteur) chap. III « Percorsi lussuriosi tra la Sacra Scrittura ».

⁸ Célèbre averroïste de Padoue, influencé e.a. par le philosophe karaïte Abû Yûsûf Ya'qûb al-Fayyûmî (Xe siècle), chez lequel apparaît à plusieurs reprises une notion (d'origine persane) très proche de « receptaculum ».

est-ce que ça va changer une virgule dans nos chiffres ? J'ai bon espoir que les calculateurs continueront à calculer, c'est ça qui fera avancer nos ambitions.

Je ne suis pas sûr si pour le domaine au-delà de la lune il convient de maintenir la notion d'espace. (Peut-être qu'il faudra, comme l'archaïque notion de ciel, la laisser s'effiloche). Le jour où nous disposerons de traductions plus fiables des traités chaldéens nous pourrions en décider ; le détour par le syriaque n'a rien arrangé ; ils confondent *concepts* et *images*.

En attendant, il faut reconnaître que, en dehors de nos équations, nous ne savons rien de la lune.

Tout Simone Colopteri a brûlé à Alexandrie ; restent quelques fragments trimbalés à travers les siècles, cités notamment dans Markussen (1587), mais la notion d'espace n'y figure pas explicitement.

3 avril 1681

Puis cette phrase inouïe qui me saute à la figure et s'incruste dans tout mon système : « *un jour on marchera sur la lune...* » (c'est dans un roman⁹ d'un obscur zélateur copernicien de la région de Bydgoszcz en Pologne), – et je me surprends à penser spontanément : *je veux bien mais ça passera par moi...*

18 avril 1681

Depuis quelques jours j'avance loin, très loin, dans mes calculs sur l'univers, je montre en quoi consistent les impasses de Ptolémée qui ne savait pas vraiment pratiquer l'art de l'équation.

Jusqu'ici on a trop privilégié la verticalité, moi aussi ; à trop se braquer sur le génie ascendant de l'aigle on néglige [*manque la fin de la phrase*]

Le vacarme incessant de ces espaces infinis m'excite.

Parfois j'essaye des pensées : ce que je note n'est pas encore une pensée – mais je dois noter : pour voir ce que cela donne ; j'examine l'hypothèse : et si l'univers n'était pas silencieux ?

Je n'aurais pas dû mettre « espaces » au pluriel, ça donne de mauvaises pistes ; c'est une erreur et de grammaire & de logique ; il n'y a pas dans l'espace espace pour plusieurs espaces infinis – parce qu'un seul & unique espace infini prend toute la place, sinon il ne serait pas infini.

19 avril 1681

Mon ouvrage commence à prendre forme, j'ai mis en ordre plus de quatre cents feuillets de notes ; je commence à m'émanciper de l'aigle, mais il fallait passer par là ; les deux cent cinquante feuillets où il n'est question que de l'aigle, il faudra les réduire & concentrer, sans que se perde l'idée que tout est parti de là.

2 mai 1681

Feuillet à part (non numéroté) sur lequel j'inscris des propositions de titres.¹⁰

Faudra imaginer, puis concevoir, puis construire une mécanique (ou une *machine* comme disent les modernes) qui s'inspirant des articulations de l'aigle, les amplifierait et décuplerait le déploiement de l'énergie pour aller jusqu'à dix fois

⁹ Paru en 1601 chez Tadeusz Zdanowicz, Kraków, Pologne.

¹⁰ On n'a pas retrouvé ce fameux feuillet ; c'est dommage : cela nous aurait permis de comprendre un peu mieux, dans tout ce fatras, où il voulait en venir...

plus loin & plus haut que l'aigle : et examiner si nos calculs restent valables – ce que je ne crois pas.¹¹

4 mai 1681

Lorsque mon ouvrage sortira (d'ici deux ou trois ans), ce sera une commotion. On me recommande l'imprimerie Konrad Schwedhelm de Bâle ; mais il faudra négocier sur place.

Je dirai que l'espace n'a pas d'âme.

9 mai 1681

Dans la négociation avec Bâle, il faudra faire valoir que les bibliothèques de Malmö et d'Uppsala ont dès à présent pris une option – je le sais par Pietro Puthensis qui revient d'une tournée dans le grand Nord, lors de laquelle il a amplement fait mon éloge.

10 mai 1681

Avec Sophie, on a fait une promenade bien sentimentale dans le joli Val des genêts ; j'ai repéré un peuplier d'une hauteur que je n'avais jamais vue ; je reviendrai demain ou après-demain pour essayer d'y monter afin de vérifier, tout en haut, mes dernières équations.

Lambert SCHLECHTER, né en 1941 à Luxembourg, professeur de philosophie en retraite, vit à Eschweiler dans les Ardennes ; vice-président de l'association des écrivains luxembourgeois et président du Conseil national du livre. Il a publié de nombreux livres à Luxembourg, au Québec, en Belgique, et surtout en France. Parmi ceux-ci : *Partances* (L'Escampette, 2003), *Smoky* (Le Temps qu'il fait, 2003), *Le papillon de Solutré* (Phi, 2003), *Angle mort* (L'Escampette, 2005), *Le murmure du monde* (Le Castor Astral, 2006), *Pourquoi le merle de Breughel n'est peut-être qu'un corbeau* (Estuaires, 2008), *Petits travaux dans la maison* (Phi, coll. graphiti ? 2008), *La robe de nudité*, (Vanneaux, 2008).

¹¹ Jack Virillon suggère qu'il n'est pas aberrant de supputer ici une sorte de fulgurante pré-intuition de l'univers einsteinien ; cf Francesco Valori, *Trenta secoli di invenzioni : dalla scienza antica alla conquista dello spazio*, Soc. editrice internazionale, Torino, 1961.